



Roger  
Martin du Gard  
Œuvres complètes

II

PRÉFACE PAR ALBERT CAMUS

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



ROGER MARTIN DU GARD

*Œuvres  
complètes*

II

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1955.



# LES THIBAUT

*(suite)*



## L'ÉTÉ 1914

### I

JACQUES, fatigué, raidissait le cou pour ne pas perdre la pose. Il n'osait bouger que les prunelles. Il enveloppa son bourreau d'un coup d'œil rancunier.

Paterson, en deux bonds, avait reculé jusqu'au mur. La palette au poing, le pinceau levé, il inclinait successivement la tête à droite, puis à gauche, et considérait avec application sa toile, posée à trois mètres de lui, sur le chevalet. Jacques songea : « Quelle chance il a, d'avoir sa peinture ! » Son regard s'abaissa jusqu'à son bracelet-montre : « J'ai mon article à finir avant ce soir. Il s'en fiche bien, l'animal ! »

La chaleur était étouffante. Une lumière impitoyable tombait du vitrage. Bien que cette ancienne cuisine fût juchée au dernier étage d'un immeuble voisin de la cathédrale, et qui dominait la ville, on ne voyait ni le lac ni les Alpes. Rien que le face à face avec le ciel de juin, d'un bleu aveuglant.

Dans le fond de la pièce, sous le plafond en pente, deux paillasses s'allongeaient, côte à côte, à même le carrelage. Des hardes pendaient à des clous. Sur le fourneau rouillé, sur le bandeau de la hotte, sur l'évier, s'entassaient, pêle-mêle, les objets les plus disparates : une cuvette d'émail, une paire de souliers, une boîte à cigares remplie de tubes de couleurs vides, un blaireau tout raidi de mousse sèche, de la vaisselle, deux roses fanées dans un verre, une pipe. A terre, des toiles, retournées, s'appuyaient contre les murs.

L'Anglais était nu jusqu'à la ceinture. Il serrait les dents et respirait par le nez, très fort, comme s'il avait couru.

— « Pas facile... », murmura-t-il, sans tourner la tête.



Son torse blanc d'homme du Nord luisait de sueur. Les muscles tressaillaient sous la finesse de la peau. La maigreur creusait un triangle d'ombre au bas de la cage thoracique. Sous l'étoffe amincie du vieux pantalon, l'attention contractée faisait trembler les tendons des jambes.

— « Et plus une bribe de tabac », soupira-t-il à mi-voix.

Les trois cigarettes que Jacques, en arrivant, avait sorties du fond d'une poche, le peintre les avait fumées, coup sur coup, à larges bouffées, dès le début de la séance. Son estomac, en vacance depuis la veille, lui causait des tiraillements; mais il en avait l'habitude. « Quelle lumière dans ce front », songea-t-il. « Aurai-je assez de blanc? » Il jeta un coup d'œil vers le tube de céruse qui gisait à terre, aplati comme un ruban de métal. Il devait déjà une centaine de francs à Guérin, le marchand de couleurs; heureusement, Guérin, un ancien anarchiste, récemment converti au socialisme, était un bon camarade...

Sans quitter le portrait des yeux, Paterson grimaçait comme s'il eût été seul. Son pinceau ébaucha dans l'air une arabesque. Brusquement, son œil bleu se tourna vers Jacques; il pointa sur le front de son compagnon un regard de pie voleuse, inhumain à force d'intensité.

« Il me regarde exactement comme il ferait d'une pomme dans un compotier », se dit Jacques, amusé. « Si seulement je n'avais pas cet article à finir... »

Lorsque Paterson avait timidement proposé d'entreprendre ce portrait, Jacques n'avait pas osé dire non. Depuis des mois, le peintre, trop pauvre pour payer des modèles, et incapable de rester vingt-quatre heures sans manier ses pinceaux, usait son talent à de complaisantes natures mortes. Mais Paterson avait dit : « Quatre, cinq séances au plus... »; or, aujourd'hui, dimanche, c'était le neuvième jour que Jacques, rongé par son frein, s'obligeait à monter régulièrement, à la fin de la matinée, en haut de la vieille ville, pour des poses qui ne duraient jamais moins de deux heures!

Fébrilement, Paterson s'était mis à frotter son pinceau sur la palette. Une seconde encore, pliant sur les jarrets à la façon d'un plongeur qui éprouve l'élasticité du tremplin, il s'immobilisa, l'œil tendu vers Jacques. Et, soudain, le bras raide, il se fendit comme un escri-

meur, pour écraser sur un point très précis de la toile une touche de lumière, une seule; après quoi, il recula de nouveau jusqu'au mur, les yeux plissés, dodinant la tête et soufflant comme un chat fâché. Puis, il se retourna vers le patient, et sourit enfin :

— « Il y a tant de force, cher, dans ces sourcils, dans cette tempe, dans ces cheveux plantés sur le front! Pas facile... »

Il posa palette et pinceaux sur l'évier et, pivotant sur lui-même, il alla s'étendre tout de son long sur l'une des paillasses.

— « Assez pour ce matin! »

Jacques, délivré, s'ébroua.

— « Je peux voir?... Oh! mais, tu as beaucoup avancé, aujourd'hui! »

Jacques était vu de trois quarts, assis. Le portrait s'arrêtait aux genoux. L'épaule gauche fuyait en perspective; l'épaule droite, le bras et le coude droits, venaient avec vigueur en avant. La main musclée, largement ouverte sur la cuisse, faisait, au bas de la toile, une tache claire, vivante. La tête, quoique levée en pleine lumière, penchait légèrement vers l'épaule gauche, comme entraînée par la masse de la chevelure et du front. Le jour tombait de gauche. Une moitié du visage restait dans l'ombre; mais, par suite de l'inclinaison de la tête, tout le front se trouvait éclairé. La mèche sombre, à reflets roux, qui le barrait de gauche à droite, augmentait encore, par contraste, la luminosité de la chair. Paterson avait particulièrement bien rendu la qualité des cheveux, plantés bas, durs et drus comme de l'herbe. La forte mâchoire s'appuyait sur le col blanc, entrouvert. Un pli d'amertume, qui donnait au visage une sévérité farouche, ennoblissait la grande bouche, aux lèvres mal dessinées. Sous la ligne tourmentée des sourcils, le regard, tapi dans le clair-obscur, était, à souhait, franc et volontaire, mais avec une expression trop hardie, effrontée, qui n'était pas ressemblante. Paterson venait de s'en apercevoir. Il avait bien exprimé, dans l'ensemble, la force massive qui émanait du front, des épaules, des os maxillaires; mais il désespérait de jamais pouvoir fixer ces nuances de méditation, de tristesse et d'audace, qui se succédaient, sans se mêler, dans le regard mobile.

— « Tu viendras encore demain, n'est-ce pas? »

— « S'il le faut », dit Jacques, sans enthousiasme.

Paterson s'était soulevé pour fouiller les poches d'un imperméable accroché au-dessus du lit. Il éclata d'un rire frais :

— « Mithørg se méfie : il ne confie plus jamais du tabac dans ses poches. »

Dès que Paterson riait, il redevenait aussitôt le boy malicieux qu'il avait dû être, cinq ou six ans plus tôt, lorsqu'il avait rompu avec sa famille puritaine et s'était échappé d'Oxford pour venir vivre en Suisse.

— « Dommage », murmura-t-il avec humour; « pour ton dimanche, je t'aurais volontiers offert une cigarette, cher!... »

Il se privait plus aisément de nourriture que de tabac; et de tabac que de couleurs. Au reste, il ne manquait jamais bien longtemps ni de couleurs, ni de tabac, ni même de nourriture.

Ils formaient, à Genève, un vaste groupement de jeunes révolutionnaires sans ressources, plus ou moins affiliés aux organisations existantes. De quoi vivaient-ils? Ils vivaient. Quelques-uns, comme Jacques, intellectuels privilégiés, collaboraient à des journaux, à des revues. D'autres, ouvriers spécialistes venus de divers coins du monde, typographes, dessinateurs, horlogers, trouvaient tant bien que mal à gagner leur pain; et ils le partageaient, à l'occasion, avec leurs camarades sans emploi. Mais la plupart d'entre eux n'avaient aucun travail fixe. Ils s'employaient, au hasard, à des besognes obscures et mal payées, qu'ils abandonnaient dès qu'ils avaient un peu d'argent en poche. Parmi eux, beaucoup d'étudiants au linge élimé, qui vivotaient en donnant des leçons, en faisant des recherches de bibliothèque, de menus travaux de laboratoire. Heureusement, ils ne se trouvaient jamais tous ensemble dans la misère. Il suffisait de quelque bourse garnie pour assurer un peu de pain et de charcuterie, un café chaud, un paquet de cigarettes, à ceux qui, ce jour-là, erraient les poches vides. L'entraide allait de soi. On s'habitue à ne manger qu'une fois par jour, et n'importe quoi, lorsqu'on est jeune et qu'on vit en groupe, avec les mêmes curiosités, les mêmes certitudes, la même passion sociale, la même espérance. Certains, comme Paterson, s'amusaient à prétendre que l'irritation d'un estomac exagérément libre

communiquait au cerveau une profitable griserie. C'était plus qu'une boutade. La sobriété de leur régime contribuait à entretenir cette surexcitation spirituelle, dont bénéficiaient les interminables conciliabules qu'ils tenaient à toute heure, dans les squares, dans les cafés, dans leurs chambres de garni, au *Local* surtout, où ils se réunissaient pour se transmettre les nouvelles apportées par les révolutionnaires étrangers, pour confronter leurs expériences, leurs doctrines, pour travailler, tous ensemble, avec la même ferveur, à l'édification de la société future.

Jacques, debout devant le miroir à barbe, rajustait son col et sa cravate.

— « Tu n'es pas pressé, cher... Où vas-tu si vite? » murmura Paterson.

Il gisait, à demi nu, les bras écartés, en travers du lit. Il avait de grêles poignets de fille et des mains d'homme, des chevilles minces et de vrais pieds d'Anglais. La tête était petite; les cheveux d'un blond gris, collés par la transpiration, prenaient sous le vitrage l'éclat patiné des vieux vermeils. Dans ses yeux, un peu trop lumineux pour être très expressifs, l'ingénuité semblait toujours en lutte contre la détresse.

— « J'avais tant de choses à te dire », fit-il nonchalamment. « D'abord, hier soir, tu as quitté trop tôt le *Local*... »

— « J'étais fatigué... On tourne en rond, on répète toujours les mêmes choses... »

— « Oui... Pourtant, la discussion est venue à être vraiment excitante, cher... Je t'ai regretté. Le *Pilote* a fini par répondre à Boissonis. Oh! quelques mots seulement : mais de ces mots qui donnent — comment dites-vous? — la viande de poule! »

L'accent trahissait une antipathie sourde. Jacques avait bien des fois remarqué l'espèce d'admiration haineuse que l'Anglais portait à *Meynestrel* — au « *Pilote* » ainsi qu'on l'appelait. Il ne s'en était jamais expliqué avec le peintre. Il était, lui, profondément attaché à *Meynestrel*; il ne l'aimait pas seulement comme un ami : il le vénérât comme un maître.

Il se tourna avec vivacité :

— « Quels mots? Qu'est-ce qu'il a dit? »

Paterson ne répondit pas tout de suite. Il considérait le plafond et souriait bizarrement.

— « C'est à la fin, brusquement... Beaucoup, comme toi, étaient partis... Il a laissé parler Boissonis, tu sais, de son air qui n'écoute pas... Brusquement, il s'est penché vers Alfreda, qui était comme toujours assise à ses pieds, et il a dit la chose, très vite, sans regarder personne... Attends, que je me rappelle bien... Il a dit à peu près comme ça : "*Nietzsche, il a supprimé la notion de Dieu. Il a mis à la place la notion Homme. C'est rien ça; c'est seulement une première étape. L'athéisme, il doit maintenant avancer beaucoup plus loin : il doit supprimer aussi la notion Homme.*" »

— « Eh bien, quoi? » fit Jacques, avec un léger mouvement des épaules.

— « Attends... Boissonis, alors, a demandé : "*Pour la remplacer par quoi?*" Le Pilote a souri, tu sais, à sa façon — terrible... — Et il a déclaré, très fort : "*Par rien!*" »

Jacques, lui aussi, sourit, pour se dispenser de répondre. Il avait chaud, il était las d'avoir posé, il était pressé de retourner à son travail; il n'avait surtout aucune envie de discuter métaphysique avec ce brave Paterson. Cessant de sourire, il dit seulement :

— « C'est une âme d'une incontestable noblesse, Pat'! »

L'Anglais se souleva sur un coude, et regarda Jacques au visage :

— « Par rien! C'est tout de même une chose... *absolutely monstrous!*... *Don't you think so\*?* »

Comme Jacques se taisait, il se laissa retomber sur le lit :

— « Quelle a pu être la vie du Pilote, cher? Je m'interroge là-dessus, toujours. Pour être arrivé à cette... à cette dessiccation, je pense qu'il a fallu passer par quels épouvantables chemins? respirer quel air de poison?... Dis-moi, Thibault », enchaîna-t-il presque aussitôt, sans changer de ton, mais en se tournant de nouveau vers Jacques, « je voulais de longtemps te demander une certaine chose, à toi qui les connais bien tous les deux : est-ce que tu crois qu'Alfreda est contente, avec son Pilote? »

---

\* « Absolument monstrueuse... Tu ne trouves pas? »

Jacques s'avisa qu'il ne s'était jamais posé la question. A tout prendre, elle n'était pas si déraisonnable. Mais elle était délicate à résoudre; et une intuition confuse lui conseillait de ne pas s'aventurer sur ce terrain avec l'Anglais. Il acheva de nouer sa cravate et fit, des épaules, un geste prudemment évasif.

Paterson, d'ailleurs, ne parut pas vexé par ce silence. Il s'était allongé de nouveau. Il demanda :

— « Tu viendras ce soir à la conférence de Janotte? »

Jacques saisit la diversion :

— « Pas bien certain... J'ai d'abord à finir un travail, pour *le Fanal*... Si ça marche, je passerai au *Local* vers six heures. » Il avait mis son chapeau. « Peut-être à ce soir, Pat'! »

— « Tu ne m'as pas répondu, pour Alfreda », dit alors Paterson, en se dressant sur son séant.

Jacques avait déjà ouvert la porte. Il se retourna :

— « Je ne sais pas », fit-il, après une imperceptible hésitation. « Et pourquoi ne serait-elle pas heureuse? »

## II

IL était plus d'une heure et demie. Genève s'attardait au déjeuner dominical. Le soleil tombait droit sur la place du Bourg-de-Fou, réduisant l'ombre à un liséré violâtre au pied des maisons.

Jacques traversa en biais la place déserte. Le bruissement de la fontaine troublait seul le silence. Jacques marchait vite, tête baissée, le soleil sur la nuque, les yeux brûlés par l'asphalte miroitant. Bien qu'il ne redoutât pas outre mesure la chaleur de l'été genevois — cette chaleur blanche et bleue, implacable et saine, jamais molle, rarement torride — il fut agréablement surpris de trouver un peu d'ombre en longeant les échoppes de l'étroite rue de la Fontaine.

Il réfléchissait à son article : un commentaire, en quelques pages, du dernier volume de Fritsch, pour la « Revue des Livres » du *Fanal suisse*. Les deux tiers étaient déjà écrits; mais le début était entièrement à reprendre. Peut-être devrait-il commencer par cette cita-

tion d'un passage de Lamartine, qu'il avait recopié, l'avant-veille, à la Bibliothèque : *Il y a deux patriotismes. Il y en a un qui se compose de toutes les haines, de tous les préjugés, de toutes les grossières antipathies que les peuples, abrutis par des gouvernements intéressés à les désunir, nourrissent les uns contre les autres... Il en est un autre qui se compose au contraire de toutes les vérités, de tous les droits que les peuples ont en commun...* La pensée était juste, certes, et généreuse; mais la forme... « Hé », songea-t-il en souriant, « verbiage quarante-huitard peut-être... Mais n'est-ce pas encore, à peu de chose près, notre vocabulaire?... Sauf exception », se dit-il, aussitôt. « Ce n'est pas du tout, par exemple, le vocabulaire du Pilote... » Meynestrel le fit penser à la question de Pat'. Alfreda était-elle heureuse? Il n'aurait osé répondre ni oui ni non. Les femmes... Peut-on jamais savoir, avec les femmes?... Le souvenir de son expérience avec Sophia Cammerzinn lui traversa l'esprit. Il ne pensait guère à elle depuis qu'il avait quitté Lausanne et la pension du père Cammerzinn. Les premiers temps elle était venue plusieurs fois à Genève, pour lui. Puis elle avait cessé ses visites. Pourtant, il l'avait toujours accueillie joyeusement. Avait-elle fini par comprendre qu'il n'éprouvait aucune sorte d'attachement pour elle? Un regret l'effleura... Étrange créature... Il ne l'avait pas remplacée.

Il hâta le pas. Il lui fallait descendre jusqu'au Rhône. Il habitait de l'autre côté de l'eau, place Grenus : un quartier pauvre, tout en ruelles et en taudis. Dans un angle de cette place, dont le centre était occupé par un urinoir, un garni de trois étages, l'*Hôtel du Globe*, dissimulait sa façade lépreuse. Au-dessus de la porte basse, une mappemonde de verre s'allumait le soir en manière d'enseigne. Contrairement aux autres hôtels du quartier, on n'y logeait pas de prostituées. La maison était tenue par deux célibataires, les frères Vercellini, inscrits depuis des années au parti socialiste. Toutes les chambres, ou presque, étaient louées à des militants, qui payaient peu et quand ils le pouvaient : jamais les frères Vercellini n'avaient mis un locataire à la porte, faute d'argent; mais il leur arrivait d'expulser un suspect; car ces milieux de réfractaires attiraient à la fois les meilleurs et les pires.

La chambre de Jacques était en haut de l'hôtel; exigüe mais propre. Par malheur, l'unique croisée s'ouvrait sur le palier : les bruits, les odeurs, aspirés par la cage de l'escalier, s'engouffraient indiscrètement dans la pièce. Pour pouvoir travailler tranquille, il fallait tenir la fenêtre close et allumer l'ampoule du plafond. Le mobilier était suffisant : un lit étroit, une armoire, une table et une chaise; au mur, un lavabo. La table était petite et toujours encombrée. Jacques, pour écrire, s'asseyait généralement sur son lit, un atlas sur les genoux en guise de pupitre.

Il travaillait depuis une demi-heure lorsqu'on frappa à sa porte trois petits coups espacés.

— « Entre », cria-t-il.

Une frimousse échevelée parut dans l'entrebâillement. C'était le petit Vanheede, l'albinos. Lui aussi, l'an dernier, en même temps que Jacques, il avait quitté Lausanne pour Genève, et il habitait aussi au *Globe*.

— « Pardon... Je vous dérange, Baulthy? » Il était de ceux qui continuaient à désigner Jacques par son ancien pseudonyme littéraire, bien que Jacques, depuis la mort de son père, signât maintenant ses articles de son vrai nom.

— « J'ai vu Monier au *Café Landolt*. Le Pilote l'avait chargé de deux commissions pour vous; la première, ça est qu'il a besoin de vous voir, et qu'il vous attendra, chez lui, jusqu'à cinq heures; la seconde, ça est que votre article ne passera pas cette semaine au *Fanal*; inutile que vous le remettiez ce soir. »

Jacques posa ses deux paumes sur les feuillets épars devant lui, et appuya sa tête à la muraille.

— « Bonne affaire! » fit-il, soulagé. Mais aussitôt il songea : « Vingt-cinq francs que je ne toucherai pas cette semaine... » Les fonds étaient bas.

Vanheede, souriant, s'approcha du lit :

— « Ça venait mal? Sur quoi est-ce que ça est, votre article? »

— « Sur le livre de Fritsch : *l'Internationalisme*. »

— « Eh bien? »

— « Au fond, vois-tu, je ne sais pas trop moi-même ce qu'il faut en penser... »

— « Du livre? »

— « Du livre... et de l'internationalisme. »



Les sourcils de Vanheede, à peine visibles sur son front, se contractèrent.

— « Fritsch est un sectaire », reprit Jacques. « Et puis, il me semble qu'il confond plusieurs choses, de valeurs très différentes : l'idée de Nation, l'idée d'État, l'idée de Patrie. D'où cette impression qu'il pense faux, même quand il dit des choses qui paraissent justes. »

Vanheede écoutait, les yeux plissés. Ses cils incolores cachaient le regard; une moue abaissait les commissures des lèvres. Il recula jusqu'à la table, et, repoussant un peu les dossiers, les objets de toilette, les livres, il s'assit.

Jacques continuait, sur un ton hésitant :

— « Pour Fritsch et ses pareils, l'idéal internationaliste implique d'abord la suppression de l'idée de Patrie. Est-ce nécessaire? Est-ce fatal...? Pas si certain que ça! »

Vanheede leva sa main de poupée :

— « La suppression du patriotisme, en tout cas! Comment imaginer la révolution dans le seul cadre étroit d'un pays? La révolution, la vraie, la nôtre, ça est une œuvre internationale! et qui doit être réalisée partout à la fois, par toutes les majorités ouvrières du monde! »

— « Oui. Mais, tu vois : tu fais toi-même une distinction entre le patriotisme et l'idée de patrie. »

Vanheede secouait obstinément sa petite tête surmontée d'une touffe de cheveux frisés, presque blancs :

— « Ça est la même chose, Baulthy. Voyez ce qu'a fait le XIX<sup>e</sup> siècle : en exaltant partout le patriotisme, le sentiment de la patrie, il a fortifié le principe des États nationaux, et il a semé la haine entre les peuples, et il a travaillé pour de nouvelles guerres! »

— « D'accord. Mais ce ne sont pas les patriotes, ce sont les nationalistes du XIX<sup>e</sup> siècle qui, dans chaque pays, ont faussé la notion de patrie. À un attachement sentimental, légitime, inoffensif, ils ont substitué un culte, un fanatisme agressif. Condamner ce nationalisme-là, oui, sans aucun doute! Mais doit-on, comme le fait Fritsch, rejeter en même temps le sentiment de la patrie? cette réalité humaine, pour ainsi dire physique, charnelle? »

— « Oui! Pour être un vrai révolutionnaire, il faut d'abord rompre toutes les attaches, extirper de soi... »

— « Prends garde », interrompit Jacques, « tu penses

au révolutionnaire, au révolutionnaire-type que tu veux être; et tu perds de vue l'homme, l'homme en général, tel qu'il est donné par la nature, par la réalité, par la vie... D'ailleurs, ce patriotisme sentimental dont je parle, pourrait-on vraiment le supprimer? Je n'en suis pas sûr. L'homme a beau faire : il est d'un climat. Il a son tempérament d'origine. Il a sa complexion ethnique. Il tient à ses usages, aux formes particulières de la civilisation qui l'a façonné. Où qu'il soit, il garde sa langue. Attention! C'est très important : le problème de la patrie n'est peut-être, au fond, qu'un problème de langage! Où qu'il soit, où qu'il aille, l'homme continue à penser avec les mots, avec la syntaxe, de son pays... Regarde autour de nous! Nos amis de Genève, tous ces déportés volontaires, qui croient de bonne foi avoir répudié leur sol natal, et former une authentique colonie internationale! Regarde-les, d'instinct, se chercher, se rejoindre, s'agglomérer en autant de petits clans italien, autrichien, russe... Des petits clans indigènes, fraternels, *patriotiques*. Toi-même, Vanheede, avec tes Belges!... »

L'albinos tressaillit. Ses prunelles d'oiseau de nuit se fixèrent sur Jacques avec une lueur de reproche, puis disparurent de nouveau sous la frange des cils. Sa disgrâce physique accentuait encore l'humilité de ses attitudes. Mais son silence lui servait surtout à protéger sa foi, plus ferme que sa pensée, et qui, sous des apparences timides, était étrangement sûre d'elle-même. Personne, même Jacques, même le Pilote, n'avait de véritable influence sur Vanheede.

— « Non, non », poursuivit Jacques, « l'homme peut s'expatrier, mais il ne peut pas se *dépatrier*. Et ce patriotisme-là n'a rien de foncièrement incompatible avec notre idéal de révolutionnaires internationalistes!... Alors, je me demande s'il n'est pas imprudent de s'attaquer, comme fait Fritsch, à ces éléments qui sont essentiellement humains, qui représentent des forces. Je me demande même s'il ne serait pas nuisible d'en dépouiller l'homme de demain. » Il se tut quelques secondes, puis, sur un autre ton, indécis, comme embarrassé de scrupules : « Je le pense, et pourtant je n'ose pas l'écrire. Surtout dans un compte rendu de quelques pages. C'est tout un livre qu'il faudrait faire, pour éviter les malen-

tendus. » Il se tut de nouveau, et, soudain : « D'ailleurs, ce livre, je ne l'écrirai pas non plus... Parce que, après tout, je ne suis sûr de rien ! Est-ce qu'on sait ? L'homme *dépatré* n'est pas inconcevable. L'homme s'adapte. Peut-être finirait-il pas s'accommoder de cette mutilation... »

Vanheede se détacha de la table et fit spontanément un pas vers Jacques. Sur son visage d'aveugle errait une expression de joie angélique :

— « Il y trouvera de telles compensations ! »

Jacques sourit. C'était pour de semblables élans qu'il chérissait le petit Vanheede.

— « Maintenant, je vous laisse », dit l'albinos.

Jacques continuait à sourire. Il regarda Vanheede gagner la porte à pas sautillants, faire un petit signe d'adieu et quitter sans bruit la chambre.

Quoique rien ne l'obligeât plus à terminer son article — peut-être même à cause de cela — il se remit avec entrain au travail.

Il écrivait encore lorsqu'il entendit sonner quatre heures dans le vestibule. Meynestrel l'attendait. Il sauta du lit. A peine debout, il s'aperçut qu'il avait faim. Mais il ne pouvait prendre le temps de s'arrêter en ville. Il avait encore, au fond d'un tiroir, deux sachets de chocolat pulvérisé qui se délayait instantanément dans l'eau chaude. Justement, sa lampe à alcool était regarnie de la veille. Tandis qu'il se lavait la figure et les mains, l'eau bouillait déjà dans la petite casserole. Il but, en se brûlant, son bol de chocolat, et partit en hâte.

### III

**M**EYNESTREL habitait assez loin de la place Grenus, dans ce quartier de Carouge qu'avaient adopté beaucoup de révolutionnaires, principalement les réfugiés russes. C'était une banlieue sans caractère, au bord de l'Arve, au-delà de la plaine de Plainpalais. Des entrepreneurs qui avaient besoin d'espace, marchands de bois ou de charbon, fondeurs, carrossiers, parqueteurs, ornementalistes, y avaient installé leurs chantiers : le long des

rues larges et aérées, leurs hangars alternaient avec des îlots de vieilles maisons, des jardins mutilés et des terrains à lotir.

L'immeuble où logeait le Pilote s'élevait au coin du quai Charles-Page et de la rue de Carouge, à l'entrée du Pont-Neuf : une longue bâtisse de trois étages, jaunasse, plate et sans balcons, mais qui, sous le soleil d'été, prenait des tons savoureux de crépi italien. Des nuées de mouettes passaient devant les fenêtres, et s'ébattaient sur les berges de l'Arve, dont le cours rapide mais peu profond se donnait des airs de torrent en couvrant d'écume ses rochers à fleur d'eau.

Meynestrel et Alfreda occupaient, au fond d'un couloir, un appartement de deux pièces, séparées par une étroite entrée. L'une, la moins grande, servait de cuisine; l'autre, de chambre et de bureau.

Près de la fenêtre ensoleillée dont les persiennes étaient closes, Meynestrel, penché sur une petite table volante, travaillait en attendant l'arrivée de Jacques. D'une écriture menue, fébrile, pleine d'abréviations, il jetait sur des feuillets de papier pelure quelques brèves notes, qu'Alfreda se chargeait de déchiffrer, et qu'elle tapait ensuite, à l'aide d'une vieille machine à écrire.

Pour l'instant, le Pilote était seul. Alfreda venait de quitter la chaise où elle s'asseyait toujours, une chaise basse, placée tout contre celle de Meynestrel. Profitant d'un arrêt dans le travail de son maître, elle était allée dans la cuisine faire couler le robinet pour emplir une carafe d'eau fraîche. L'odeur acidulée d'une compote de pêches, qui mijotait à feu doux sur le gaz, flottait dans l'air chaud : ils se nourrissaient presque exclusivement de laitage, de légumes et de fruits cuits.

— « Freda ! »

Elle acheva de rincer le filtre à café qu'elle tenait à la main, le mit à égoutter, et s'essuya vivement les doigts.

— « Freda ! »

— « Oui... »

Elle se hâta de revenir vers lui, et vint se rasseoir sur la chaise basse.

— « Où étais-tu donc, petite fille ? » murmura Meynestrel en mettant la main sur la nuque brune, inclinée. La question n'appelait aucune réponse. Il l'avait posée d'une voix rêveuse, sans interrompre son travail.

XX. Mme Sicagne, Mme Gueudet et Mme Touche, veuves de guerre. . . . .	1076
XXI. Les gendarmes chez les Pâqueux . . . . .	1079
XXII. M. des Navières. . . . .	1086
XXIII. La Mélie et Joseph au grenier. . . . .	1090
XXIV. Au crépuscule. — Houstin et Garibaldi. — Joigneau et la jeune couvée . . . . .	1092
XXV. Le chef de gare. — Les Loutre. — La Mauriçotte et sa fille. — Les Pâqueux. — M. des Navières .	1095
XXVI. La méditation du curé. . . . .	1098
XXVII. M. Ennberg et sa sœur . . . . .	1100

CONFIDENCE AFRICAINE . . . . .	1107
--------------------------------	------

## LE TESTAMENT DU PÈRE LELEU

<i>Personnages</i> . . . . .	1133
<i>Prononciation</i> . . . . .	1135
Aкте I. . . . .	1139
Aкте II. . . . .	1151
Aкте III. . . . .	1158

## LA GONFLE

<i>Personnages</i> . . . . .	1169
Aкте I. . . . .	1171
Aкте II. . . . .	1196
Aкте III. . . . .	1214

## UN TACITURNE

<i>Personnages</i> . . . . .	1243
Aкте I. . . . .	1245
Aкте II. . . . .	1277
Aкте III. . . . .	1314

NOTES SUR ANDRÉ GIDE. . . . .	1355
-------------------------------	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

LES THIBAUT

*(suite)*

L'ÉTÉ 1914

ÉPILOGUE

VIEILLE FRANCE

CONFIDENCE AFRICAINE

LE TESTAMENT  
DU PÈRE LELEU

LA GONFLE

UN TACITURNE

NOTES SUR ANDRÉ GIDE